

LA VÉRITÉ



Organe Central du PARTI COMMUNISTE INTERNATIONALE
(Section française de la IV^e Internationale)

La faim aux portes de Paris

LES petits écrivains de la famine se multiplient chaque jour dans Paris. « Plus de pain ! » « Rien à vendre », « Plus de marchandises », et les queues plétorent interminablement. Le peuple de Paris va bientôt payer de la famine, après avoir payé de milliers de morts, la guerre que mènent les capitalistes de tous les pays. Après des heures d'attente la ménagère trouve une salade quand il y en a eu pour tout le monde, et pendant ce temps, Dèat le négrier écrit que des stocks pourrissent et ses complices du gouvernement annoncent chaque semaine depuis 4 ans que le ravitaillement va enfin être réorganisé. Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'améliorer le ravitaillement, il s'agit de la vie même de dizaines de milliers de familles de travailleurs parisiens.

Ceux-ci ne peuvent plus laisser la vie des leurs entre les mains du gouvernement bourgeois qui n'a fait que prouver son ineptie et sa complicité avec les affameurs du marché noir. Le peuple de Paris doit prendre entre ses propres mains l'organisation de son ravitaillement, sinon c'est la famine et la mort qui le guettent.

Il faut constituer des Comités de quartier, des Comités de ménagères pour vérifier que les marchands ne cachent pas les produits dans les arrière-boutiques, pour le marché noir. Les stocks officiels doivent être renversés et distribués dans les quartiers ouvriers.

Dans chaque usine une coopérative doit être créée et contrôlée par les délégués des ouvriers. Elle doit ravitailler tout le personnel, même celui qui est actuellement en chômage ou sur des chantiers, et c'est, même dans les usines fermées qui doivent prêter leurs locaux à la coopérative.

Les délégués ouvriers contrôleront que les produits ne servent pas à faire des stocks au patron et à ses amis, qu'ils sont vendus au prix de revient et que la cantine est suffisamment fournie.

Mais, objecte le patron, comment vais-je ravitailler la coopérative ? Les ouvriers lui répondent : « Ne vous inquiétez pas de cela. Les ouvriers s'occuperont eux-mêmes de leur ravitaillement en s'alliant avec les travailleurs des campagnes ».

Il faut prendre les camions de l'usine et envoyer des équipes dans les départements proches de Paris, pour ramasser des marchandises. Mais si l'usine ne possède pas de camion ? Il y a autour d'elle d'autres usines qui en ont : il y en a même qui en fabriquent. Constituez, avec les ouvriers de celle-ci, des comités de ravitaillement inter-usines qui organiseront le ravitaillement en commun.

Et l'argent ? Le patron a accumulé suffisamment de bénéfices dans sa guerre pour fournir les premiers fonds ! Surtout qu'en y réfléchissant, il ne s'agit pas tellement d'argent. Les paysans, à la campagne, ont besoin de bœufs,

de clous, de vêtements. Qui fabrique tout cela ? Les ouvriers des villes. Qu'on cesse de fabriquer des instruments de mort, qu'une partie des matières premières serve immédiatement à fabriquer des objets d'échange avec les paysans, et la farine, le beurre, les légumes afflueront dans les coopératives ouvrières.

Que les travailleurs de la ville et des champs passent par dessus les intermédiaires, les spéculateurs, l'Etat et les démagogues, prennent contact et ils scelleront entre eux un pacte indestructible contre les affameurs. Dans les villages, les paysans travailleurs ramasseront et prépareront les produits pour les ouvriers des villes. Des Comités d'alliance ouvrière et paysanne se créeront. C'est la seule voie pour ne pas périr !

Nos Alliés

Tandis que Hitler, grâce à son infernal avion-robot carbonise par dizaines de milliers les enfants et les femmes de Londres pour venger a les dizaines de milliers de femmes et d'enfants carbonisés par la R.A.F. à Berlin et à Hambourg, les soldats comprennent de plus en plus que ces abominables massacres ne servent que leurs maîtres : la bourgeoisie de tous les pays.

Dans l'armée allemande, les soldats commencent à refuser la discipline, et désertent de plus en plus nombreux. L'autre semaine, à Nogent sur Erissin, près de Montargis, une unité allemande a refusé de monter en ligne. Ce fut la Milice de Darnand et les fascistes du crû, qui les obligèrent à monter dans le train.

Nous, travailleurs de ce pays, nous devons aider de toutes nos forces les travailleurs allemands en uniforme, aider ceux qui veulent désertir, leur fournir des paniers, des vêtements et un logement. Nous n'avons pas à les envoyer se battre dans le maquis pour Eisenhower. Mais nous devons les associer à l'action de nos Milices Ouvrières, avec toute la prudence nécessaire pour ne pas tomber dans des provocations. Dès maintenant, nombre d'entre eux nous apportent des armes et leur expérience.

Parlons amicalement aux soldats allemands. Diffusions parmi eux les paroles de fraternisation : répétons les ; inscrivons les sur les murs :

Unser Kampf ist der Eure, bricht nicht unseren Streik ! (Notre lutte est la vôtre, ne brisez pas notre grève !)

Nieder mit dem Krieg ! (A bas la guerre !)

Es lebe die Arbeiter und Soldatenräte ! (Vivent les comités d'ouvriers et de soldats !)

Ils se valent !

VICICI maintenant deux semaines que les troupes anglo-américaines ont débarqué en France. Chaque travailleur va ainsi pouvoir juger de près ce qu'est la « libération ».

A force de subir la trique des S.S. et les mouchards de Vichy, un grand nombre de travailleurs avaient placé leurs espoirs dans la « libération » des « démocraties ». A vrai dire, ces espoirs s'amenuisaient au fur et à mesure que Churchill et Roosevelt au lieu d'aider efficacement l'U.R.S.S., ravitaillaient Hitler en pétrole et en minerais. Au fur et à mesure que les centres populaires et les foyers ouvriers étaient écrasés par les « libérateurs », pendant que Vichy et le bas-sin de Brévy étaient soigneusement épargnés. Plus guère d'illusions ne subsistent quand on vit les bombardiers américains coopérer avec les S.S. pour assassiner les ouvriers italiens en pleine révolution.

Aujourd'hui que l'on voit la « libération » à l'œuvre en Normandie, plus aucun travailleur ne peut plus lui garder aucune confiance. En fait de liberté, on nous promet l'administration militaire en Italie, il s'agissait d'un pays « ennemi », ce fut le prétexte invoqué par Roosevelt pour y établir l'A.M.G.O.T. En France, pour aboutir au même résultat, on cherche à évincer même de Gaulle qui voulait établir un simulacre de parlement. C'est Giraud, encore plus réactionnaire, qu'Eisenhower a choisi comme conseiller. De Gaulle trouve cela difficile à avaler et les trahissements ont commencé entre lui et Eisenhower : par exemple, au lieu de 300 officiers de liaison demandés pour la Normandie, il n'en a envoyé que 20.

Pendant ce temps, à l'ouest, le commandement américain à peine arrivé en Normandie, s'empresse de désarmer les partisans.

Quant au vain, comme Hitler qui avec son mark à 20 frs. a réduit à la misère les larges masses, Eisenhower le rendra encore plus cher en apportant ses 80 milliards de fausse monnaie.

Au lieu de Paix on nous promet la mobilisation pour « reconquérir l'Indochine ».

En réalité, la libération de Roosevelt vaut tout autant que le socialisme de Hitler.

Le Parti Communiste Internationaliste dit au travailleur : « Tu en as assez de la guerre ; tu veux réellement te libérer, ne fais confiance qu'à ta propre classe ». Ne fais pas confiance à Eisenhower. Organise-toi aujourd'hui dans les Milices Ouvrières, resta groupe sur la base de ton usine qui est ton bastion ; refuse de te faire mobiliser dans « l'armée de libération », prépare-toi à un nouveau Juin 36, tu élimines ton Comité d'usine, ton Soviet, pour te libérer toi-même de ton esclavage de prolétaire ».

Dans une usine d'AUGSBURG (Allemagne) —

A la suite d'un bombardement, les ouvriers allemands décrétèrent la grève générale de l'usine. Mais aussitôt, la Gestapo et les S.S. firent leur apparition avec leurs mitraillettes, tuant et blessant plusieurs ouvriers et forcèrent ainsi les autres à reprendre le travail sous peine de mort.